NEUVIÈME ANNÉE. — N° 213 15 NOVEMBRE 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA CAUSE DE TILLY A ROME

On nous adresse la note suivante :

M. l'abbé Vachère, de Grateloup, vient de porter à Rome l'affaire de Tilly. Il a été d'abord reçu par le Souverain Pontife qui lui a promis d'appuyer sa requête auprès des Congrégations.

Les cardinaux Vivès et Seraphino Vannutelli lui ont également témoigné une grande bienveillance. Le Révérendissime Père Lepidi a reconnu comme suffisant, pour l'étude préliminaire de la cause, le rapport déposé. Mgr Lisgari, assesseur du Saint-Office, a fait signer à M. Vachère la demande officielle de l'introduction de la cause devant cette congrégation.

Il lui a en même temps demandé de présenter une pétition des prêtres et des fidèles qui désirent l'enquête.

Cette pétition, qui ne sera pas publiée, n'aura le caractère, ni d'une approbation, ni d'une protestation, elle exprime un simple désir. M. Vachère la fera précéder de la formule suivante :

« La cause de Tilly étant introduite devant la Sacrée-Congrégation du Saint-Office, nous, prêtres et fidèles, sollicitons humblement, par les signatures ci-dessous, que l'affaire soit examinée et jugée, pour mettre fin à toutes les incertitudes. »

Nous savons, d'autre part, que M. l'abbé Groult, doyen de Tilly-sur-Seulles, a été chargé de rédiger un rapport complet sur les apparitions et sur les voyantes et de recueillir les attestations médicales certifiant les guérisons obtenues.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des incidents qui viendront à notre connaissance.

A propos d'une Expérience Spirite

DE LA NATURE DES « ESPRITS »

On trouvera plus loin le récit, fort bien fait, d'une expérience de spiritisme, que nous envoie de Tocqueville (Constantine) un de nos lecteurs, M. Paul Brochery. Cette expérience donna des résultats analogues à ceux que nous avons maintes fois constatés et elle n'offre, à notre sens, rien de particulier, sinon qu'elle fut dirigée par un homme exempt de toute idée préconçue et soucieux seulement de se rendre compte de la réalité des phénomènes. Mais M. Brochery a gardé de certaines « communications » obtenues par la table l'impression que l'hypothèse de la suggestion, par laquelle on a voulu les lui expliquer, est une hypothèse qui ne s'ajuste point aux faits, et qui, en somme, n'explique rien. Il nous demande de lui en fournir une autre. Nous nous rendons d'autant plus volontiers à son désir, qu'il nous donne ainsi l'occasion de préciser et de coordonner un certain nombre d'aperçus, de suppositions et de manières de voir, qui nous sont personnels, et que nous avons exposés déjà dans nos articles sur *Le Catholicisme Expérimental*...

⁂

Il est, tout d'abord, un point qui nous paraît hors de conteste : c'est que le phénomène (nous parlons spécialement, pour ne pas mêler les questions, du phénomène typtologique) a pour condition indispensable la présence d'un médium. Autrement dit, les coups frappés dans la table le sont par la mise en œuvre d'une force *sui generis*, la force fluidi-

que, sans laquelle il ne se produit rien. Ceci admis, le problème qui se pose est celui-ci : quelle est l'influence intelligente qui capte cette force et s'en sert, par le moyen de bruits dans la table, pour exprimer des idées ? A ce problème, plusieurs solutions ont été proposées. Examinons-les.

La première est celle qui ne satisfait point M. Brochery. La table enfluidée constitue une sorte de prolongement de la personnalité du médium et les idées qu'elle exprime ne sont que les idées du médium. S'il arrive parfois que la table cite des noms ou des faits ignorés du médium, c'est que ces faits ou ces noms ont été suggérés à ce dernier mentalement par les assistants, ou encore que ces assistants, fournissant eux-mêmes une partie du fluide, ont actionné et, en quelque sorte, suggestionné directement le meuble. Si, enfin, la table donne une communication qui ne puisse être attribuée en propre au médium ou à l'un quelconque des expérimentateurs, c'est que le mélange des fluides a déterminé un mélange des mentalités et que la communication obtenue est la résultante de cette combinaison psychologique...

Cette hypothèse ingénieuse se heurte à une objection qui nous semble irréductible. Même si l'on admet que le fluide est le véhicule de la pensée et de la volonté du médium ou des assistants, il y a une chose qui reste incompréhensible. Les idées ne se mélangent et ne se combinent pas entre elles à la façon des éléments chimiques. Pour déduire d'idées différentes une idée qui les résume, il faut qu'une intelligence intervienne. Quelle est cette intelligence ? Est-ce celle du médium ? Est-ce celle de l'un des assistants ? Interrogez le médium. Interrogez les assistants. Les assistants, comme le médium, vous répondront qu'ils n'ont nullement accompli ce travail intellectuel. Qui donc alors l'aurait accompli ? Le subconscient du médium.

Le subconscient a bon dos. Quand les rationalistes sont à bout d'explications, ils invoquent toujours le subconscient. Eh ! bien, soit. C'est le subconscient du médium qui, en mélangeant les idées des expérimentateurs, fait exprimer à la table une idée qu'aucun des expérimentateurs, le médium y compris, ne reconnaît pour sienne. Cela explique les cas où les communications obtenues par la table ne dépassent pas les connaissances des expérimentateurs ; cela n'explique pas les cas où la table fournit des communications portant sur des faits ignorés de toutes les personnes présentes.

Or, il est peu d'expériences typtologiques qui n'aient donné des communications relatives à des faits absolument inconnus du médium ou des assistants. M. Brochery en cite un exemple. On pourrait en citer cent mille. Il est donc bien vrai que l'explication par la suggestion est insuffisante et qu'il faut trouver autre chose...

***

Cette autre chose, précisément, les Spirites prétendent l'avoir découverte. Ils affirment que les communications, obtenues par la table, et qui ne peuvent avoir été fournies par les personnes présentes, ont été dictées par les esprits des défunts, par des âmes désincarnées. C'est la seconde solution du problème.

Evidemment, elle explique un plus grand nombre de faits que l'hypothèse de la suggestion. Il est impossible pourtant de reconnaître qu'elle les explique tous.

D'abord, il arrive que l'*esprit* qui se communique prétend être l'esprit d'un personnage décédé qu'il n'est point, manifestement. C'est même ce qui arrive le plus souvent. Les Spirites, eux-mêmes, ne le contestent point.

Ils disent :

« Les esprits restent dans l'invisible ce qu'ils étaient dans leur vie terrestre, bons s'ils étaient bons, méchants s'ils étaient méchants. Or, les méchants, les taquins, les menteurs sont incontestablement plus nombreux ici-bas que les justes. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, à ce que, parmi les esprits qui se communiquent, il y en ait tant qui se moquent de nous ! »

Que l'humanité soit composée d'une majorité d'êtres pervertis, sans moralité, ne cherchant qu'à se tromper les uns les autres, c'est une opinion ; mais, en supposant même qu'elle soit fondée, peut-on croire vraiment que tous ces êtres, après être passés de vie à trépas, ou, comme disent les Spirites, après avoir subi la douloureuse opération de la désincarnation, n'aient plus d'autre désir, une fois dans l'invisible, que de mystifier leurs congénères restés sur la terre? Est-il admissible qu'un homme, quelque vil sacripant qu'il ait été durant son existence corporelle, ne songe, s'il lui est donné de

se communiquer aux vivants, surtout à des vivants qu'il a connus et aimés, qu'à leur conter des balivernes ou à leur jouer de mauvais tours?

Mais les Spirites répondent :

« Vous exagérez. S'il est vrai que les « esprits » disent souvent des fadaises, et s'il est vrai que, plus souvent encore, ils nous bernent, vous devez, si vous êtes de bonne foi, reconnaître que, dans bien des cas, ils disent des choses qui les identifient exactement avec les personnes dont ils donnent les noms. »

Hélas ! non, je ne puis reconnaître cela.

Oui, certes, dans bien des cas (les ouvrages spirites en citent à foison et j'en ai constaté quelques-uns pour ma part), des esprits ont fourni, de leur identité, des preuves en apparence indiscutables. C'est ainsi que, pour en imposer aux personnes à qui ils se communiquaient, ils ont cité des faits intimes, cachés, accomplis par les défunts dont ils empruntaient la personnalité, et dont la réalité a pu être ultérieurement vérifiée.

Malheureusement ces preuves ne sont point des preuves.

Je me souviens d'un esprit qui, pour me prouver qu'il ne mentait point, me cita un trait de sa vie terrestre, que j'ignorais, et qui, recherches faites, se trouva exact ; mais ce même esprit ne put me dire avec qui, de son vivant, il avait été marié, ni combien il avait eu d'enfants.

Les preuves d'identité fournies par les esprits ne seraient des preuves que si tous les faits qu'ils citent étaient reconnus exacts.

Mais comment croire à la sincérité d'un esprit qui, après s'être déclaré mon père et m'avoir appris un fait vrai de la vie de mon père, resté inconnu de moi, ne peut me dire ni le nombre, ni les noms de ses enfants !

De deux choses l'une : ou l'esprit dit vrai, et ce n'est pas un trait de sa vie terrestre, c'est toute sa vie terrestre qu'il peut nous raconter ; ou il ment, et le fait particulier qu'il cite n'est qu'un expédient, un subterfuge, un *truc* pour nous faire croire à ses mensonges.

J'ajoute que, si au lieu de raisonner sur les faits, je raisonne, *ab abstracto*, j'aboutis à la même conclusion.

L'esprit, dégagé de la matière, dans l'hypothèse même des Spirites, n'est plus limité par ses sens. Il voit, il entend tout .. Donc, il sait ce que je fais, ce que je dis... Il peut donc, quand il se communique, emprunter mon nom et, en rappelant mes actes ou mes paroles, donner le change sur sa véritable personnalité.

Et comme, d'autre part, les Spirites ne nient point qu'un grand nombre des esprits évoqués sont de mauvais esprits, comment s'y reconnaître ?...

Si précises, si saisissantes que soient, en apparence, les preuves d'identité qu'un esprit me donne, je me demanderai toujours si ce n'est pas un de ces mauvais esprits qui me leurre... Tout au moins il me restera un doute...

Pour ces quelques raisons, et pour bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, l'hypothèse spirite est donc, elle aussi, insuffisante. Elle ne donne point à notre intelligence, avide de savoir, un contentement complet. Elle n'explique point les hésitations, les erreurs, les mensonges, des communications typtologiques. Elle n'explique point surtout cette sorte d'intention de surprendre, de troubler les âmes qu'a constatée M. Brochery, et qui, pour tout observateur impartial, est manifeste dans toutes les expériences spirites.

Voyons donc la troisième solution du problème. C'est celle que nous proposent les Occultistes.

(*A suivre*) GASTON MERY.

UNE COMMUNICATION DE " SATAN "

Voici la lettre à laquelle notre Directeur fait allusion dans son article :

Tocqueville, le 18 octobre 1905.

MONSIEUR MERY,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 courant, votre article intitulé : un essai d'explication.

« Trois éléments, selon vous, constituent le phénomène merveilleux : le fluide, l'imagination et la volonté du médium. Cette hypothèse permettrait-elle d'expliquer le phénomène dont j'ai été témoin et que je vais vous exposer aussi exactement que possible ? Si oui, je serais fort curieux de connaître cette explication.

« Vers la fin de décembre 1896, j'avais atteint la cinquantaine sans avoir jamais été à même de constater un fait merveilleux, mais j'avais, dans mon enfance, vers l'âge de dix à onze ans, entendu parler de tables tournantes, notamment par une vieille tante de sens

très positif qui assurait y croire et qui, ne sachant comment les expliquer, les attribuait à une intervention diabolique. J'avais vécu jusqu'à cinquante ans, sans beaucoup me soucier de ce souvenir d'enfance et croyant, comme on croyait généralement dans les divers milieux où je me suis trouvé, que les expériences de tables tournantes étaient préparées par des farceurs voulant s'amuser de la crédulité de personnes simples.

« Une chose pourtant me donnait parfois à penser, c'était l'explication admise par ma tante qui n'était que celle donnée par le clergé de France, il y a quarante ans. Cette explication je ne l'admettais pas, car, bien que persuadé de la plupart des principes de la philosophie chrétienne, je croyais peu à l'existence d'un esprit mauvais qui a un nom dans toutes les langues et que nous appelons tantôt démon, tantôt Satan. Je ne comprenais pas sa raison d'être et le niais malgré les affirmations précises qu'on rencontre à chaque page des livres religieux. Pourtant, ces affirmations ébranlaient mon incrédulité et j'en étais arrivé à un état d'esprit intermédiaire, le doute.

« Un jour donc de la fin décembre 1896, probablement sous l'impulsion secrète du désir de dissiper ce doute, pensant aux tables tournantes et en parlant en famille, l'idée me vint de tenter aussitôt l'expérience dont m'avait parlé ma vieille tante il y avait au moins quarante ans.

« J'habitais alors Constantine. Avec moi se trouvaient ma femme et mes cinq enfants dont deux étaient élèves au Lycée. Il y avait aussi un de leurs camarades de classe, âgé d'environ dix-sept ans, et une amie de ma fille à peu près du même âge, dont les parents habitaient un appartement contigu au nôtre.

« Nous nous plaçâmes cinq autour d'une petite table ronde en noyer à quatre pieds, ma fille âgée de dix-huit ans, son amie, le camarade de mes enfants, l'un de ceux-ci, âgé de huit ans, et moi. Je n'avais donc que des enfants pour coopérateurs et allais expérimenter sans crainte d'aucune supercherie.

« Nos mains étant disposées en cercle sur le pourtour de la table et se touchant l'une l'autre, nous attendîmes environ un quart d'heure sans percevoir rien d'anormal; puis, l'un de nous assura avoir ressenti une légère commotion. Enfin, quelques craquements se firent entendre et la table se mit à tourner. L'humeur gouailleuse de tous fit aussitôt place à un sérieux presque solennel.

« A plusieurs questions posées, la table répondit sans se tromper. Quelques-unes cependant étaient telles qu'aucun des opérateurs n'aurait pu y répondre : ainsi, elle nous donna le prénom, le nom de famille, du mari d'une dame à laquelle pensait un monsieur de nos voisins venu là incidemment pour être témoin de ce qui allait se passer et qui se tenait dans un coin de l'appartement, pour bien observer tous nos mouvements, avec la certitude de surprendre quelque truc.

« La stupéfaction fut générale. Je posais alors nettement à la table la question suivante : Qui es-tu ? — La table frappa : SATAN.

« A la première lettre du mot, chacun s'attendait à la voir épeler les lettres du mot Socrate. A la deuxième lettre, l'A, chacun pensa et dit tout haut le mot Salomon ; mais quand la table eut frappé la troisième, le T, il n'y eut pour moi plus de doute ; je laissai toutefois continuer et la table s'arrêta net après avoir frappé la lettre finale, l'N.

« J'ai raconté cette expérience à plusieurs personnes. Elles m'ont toutes donné plus ou moins bien cette explication : C'est moi qui suggestionnais la table ou qui, m'auto-suggestionnant moi-même, lui avais machinalement dicté le mot que j'avais dans la pensée.

« Je trouvais passablement merveilleuse la faculté de faire parler un morceau de bois mort sans m'en douter et même d'inspirer ma pensée à un être vivant et intelligent sans le secours d'aucun organe ; il me fut impossible de comprendre comment la table avait répondu Satan alors qu'aucun de nos compagnons n'avait pensé un seul instant à lui et que moi-même, si j'ai eu vaguement l'idée autrefois que ce pût être l'esprit du mal qui animait les tables tournantes, étais en ce moment dans l'expectative et n'avais du reste habituellement dans la pensée que le mot démon pour nommer cet esprit.

« Il importe d'ajouter un fait que nous remarquâmes tous et qui a son importance. L'expérience s'étant continuée par des questions oiseuses et futiles accompagnées de rires et de plaisanteries, la table se livra à des mouvements paraissant traduire l'impatience et la mauvaise humeur que certes nous ne pouvions pas lui communiquer puisque nos dispositions étaient tout opposées.

« J'attends que quelqu'un m'explique ces phénomènes autrement que par la suggestion qui dans ce cas est inadmissible et n'est qu'une hypothèse absurde.

« En attendant, je trouve assez naturel de croire que nous avons eu affaire à un être tout autre que l'un de nous, et si cet être est Satan, la table n'aurait fait après tout que confirmer une croyance générale dans l'humanité, croyance de tous les temps et de tous les pays et qui par conséquent ne peut être traitée de conte ridicule.

« Dans l'expérience dont je viens de parler, s'il est

vrai qu'il a fallu un médium, je dois dire que ce ne fut pas moi, car par la suite j'ai voulu en tenter plusieurs fois de nouvelles et jamais je n'ai réussi, sans doute parce que je n'étais pas assisté des mêmes personnes.

« Cette lettre n'est pas destinée à la publicité, mais je vous laisse toutefois la liberté de lui donner celle de votre journal. Je voudrais connaître votre opinion sur des faits fidèlement exposés et qui ont profondément modifié la mienne longtemps cantonnée dans l'incrédulité, puis dans le doute.

« Il me semble qu'il est temps de conclure et d'affirmer.

« Veuillez agréer, monsieur, avec mes salutations, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« BROCHERY. »

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les âmes du Purgatoire* (III). — *Le Purgatoire de saint Patrice.*

La légende du Purgatoire de saint Patrice a ému tous les esprits du moyen âge, et c'est un des faits dont on suit le mieux la trace depuis le VIe jusqu'au XVIIe siècle.

L'origine en est obscure : peut-être anglaise, peut-être bretonne ou française. L'ancien office de saint Patrice, publié par Colgan, qu'on récitait en Irlande, y fait allusion :

Hic est doctor bonevolus,
Hibernicorum apostolus
Cui loca purgatoria
Ostendit, Dei gratia.

Messingham, et de nombreux auteurs irlandais, la font remonter au siècle où florissait le saint apôtre de l'Irlande, dans une atmosphère de prodiges. Les Bollandistes voudraient la reculer, au contraire, jusqu'au XIIe siècle, où l'on trouve deux poèmes de trouvères anonymes sur le Purgatoire de saint Patrice. Mathieu Paris en parle assez longuement (ann. 1153). Au XIIIe siècle, Marie de France lui consacre un poème en trois mille vers. Elle figure dans le roman de Guérin-Mesquin ; on trouvera, du reste, une bibliographie assez complète sur ce sujet, dans les *Légendes du christianisme*, du comte de Douhet (collection Urique.)

Gautier de Metz, dans son poème, l'*Image du monde*, décrit aussi les merveilles du Purgatoire de saint Patrice. Il fait connaître le sort de ceux qui avaient bien osé y descendre et qui eurent le bonheur d'en revenir :

En Irlande, si es un leus
Ke jur et nuit art unne feus,
K'une appele le Purgatore
Seinz-Patriz, è est teus encore
Ke s'il i vient aukunes gens
Ki ne soient bien repentanz,
Tantôt est raviz è perduz,
K'une ne set k'il est devenuz,
S'il est confez et repentanz.
Si vu è passe menitz turmenz
Et s'espurge de ses péchiez ;
Kant plus en a plus li e griet
Kil de cel lui revenez est
Nulle rien jamais ne li plest
En cest siècle, ne jamès jur
Ne rira mez, odez en plur,
Et gemissent les maus ki sunt
Et les péchiés que les gens funt.

Une version des « Merveilles du Purgatoire de saint Patrice », encore populaire au XVIIIe siècle, a été réimprimée, en 1840, par M. Veinaut, et tirée à quarante-deux exemplaires seulement. Nous en avons extrait déjà « La vie très infâme de Louis Ennius ». (*Echo du Merveilleux* du 1er septembre 1901.) Cet Ennius, viveur, débauché, tout chargé de crimes, s'en repentit et alla en faire pénitence par une visite à la célèbre caverne infernale. Le récit de ce qu'il y vit dépasserait singulièrement les limites de cet article. Mais nous lui emprunterons la description, qui semble assez exacte, du lieu.

... Il y a une petite île dans l'Hibernie, du côté de l'aquilon, dans l'étendue de laquelle est un lac profond dont les eaux, outre leur grande douceur, ont la propriété et vertu d'accroître la chaleur naturelle de l'estomac, de sorte que quand un homme aurait bu à sa discrétion, la digestion s'en ferait aussi aisément que s'il avait pris son repas en grande sobriété, et en moins de demi-heure se trouverait aussi dispos qu'avant cette oppression. On dit que tant plus on en boit, tant plus on en voudrait boire, sans pourtant en ressentir jamais aucun dégoût. Mais ce qui rend encore plus merveilleuse la secrète vertu de cette eau, est qu'elle ne sort pas de quelque vive source ou d'une fontaine coulante, ce qui la rendrait plus pure, mais d'un lac profond où elle semblait dormir ou croupir.

Un des côtés de cette île est environné de pins, de chênes et de lieux montagneux et déserts, qui ne ressentent jamais de rafraîchissements et d'humidité d'autres eaux que celle que les rayons du soleil font distiller des grêles et des neiges, dont le ciel n'est pas avare en cet endroit, parce que comme ce lieu est élevé et voisin de la moyenne région de l'air où se

forment semblables météores, elles sont là bien plus fréquentes qu'ailleurs.

La rigueur de ce désert est si rude que même les petits sentiers que les bergers se sont frayés pour y conduire leurs troupeaux font horreur à la vue, non seulement de ceux qui, voyageant, s'y trouvent par hasard, mais même aussi aux habitants de la contrée, qui les fréquentent tous les jours.

Au bas de cette rude et austère montagne, se trouve une vallée si belle et si délectable qu'il semble que la nature ait pris plaisir par dessein de l'enjoliver pour l'opposer directement à la rigueur de ce lieu plein de rochers...

Presque entre les deux extrémités de cette vallée et de cette rude montagne dont nous avons ci-devant parlé, il y a une certaine concavité, comme une place de deux cents pas environ de long et de large, entourée de hautes murailles et close d'une porte fermée à clef, afin qu'aucun n'attende d'y entrer sans la licence expresse du père prieur du monastère, qui seul en a la charge et entière administration. Cette porte étant ouverte, on aperçoit un puits au milieu de la place, et, en un coin plus retiré, il y a encore une autre porte fort obscure et si cachée qu'on ne l'aperçoit qu'en y entrant, et là est l'embouchure de la caverne, dans les entrailles de la terre, laquelle est si petite et étroite qu'à peine un homme d'une stature médiocre y pourrait entrer sans se baisser ; même il faudrait courber la tête pour y demeurer assis seulement.

Il y a une petite fenêtre, vers la main droite, par où le soleil communique ses rayons assez avarement, parce qu'elle n'est pas capable de recevoir davantage de ses lumières. Il y a une grosse roche, vers la gauche, qui lui sert de courtine ou de rideau, et de quelque part qu'on tourne, on la trouve environnée de ronces et piquantes épines, afin que d'abord on connaisse les hasards et les périls évidents où s'expose celui-là qui, sans être armé d'une puissante foi et d'une forte confiance en la bonté de Dieu, se met à l'aventure d'y entrer.

Saint Patrice avait longtemps supplié Dieu d'éclairer par des prodiges les barbares Hybériens et de leur montrer la réalité des peines de l'autre vie pour les méchants, auxquelles ils refusaient de croire. Enfin, il eut une vision où cette caverne lui fut montrée, et il lui fut révélé « ... que celui qui, ayant fait une entière « et parfaite confession de toutes ses fautes passées, « y entrerait avec une ferme foi et confiance dans la « bonté divine, recevrait l'entière abolition de toutes « les peines qu'il méritait pour ses péchés, et que non « seulement il verrait les châtiments destinés aux cou- « pables, mais aussi les récompenses et la gloire pré- « parées pour les élus, et le tout en un seul jour na- « turel, avec un avis salutaire que qui voudrait y « entrer poussé seulement de curiosité ou de quelque « autre motif que son salut éternel, sans s'être acquis « la grâce que confère le sacrement de pénitence, ou « qui, y étant entré, croirait aux persuasions trom- « peuses et aux horribles blasphèmes des démons, « dans la méfiance de l'infinie miséricorde de Dieu, « serait condamné d'y rester à jamais confiné, sans « espérance d'en sortir... »

Le lendemain, il fit assembler tout le peuple, pour leur dire que Dieu avait eu compassion de leur aveuglement et de leur incrédulité et avait voulu, dans sa bonté divine, que ce qu'ils niaient avec tant d'incrédulité parût évident à leurs yeux et leur fût sensible et probable, et animé d'un grand zèle leur raconta par le menu tout ce que Dieu lui avait révélé pour le salut de leurs âmes ; les avertissant de plus que si aucun d'eux avait assez de courage et de résolution pour entrer dans ce lieu, il se devrait confesser de ses fautes et communier avec dévotion auparavant, et qu'ainsi y entrant avec une ferme foi et une solide espérance en la bonté divine, sans rebrousser d'un pas en arrière, ni pour l'appréhension des peines qu'il verrait, ni pour les menaces des démons, il connaîtrait clairement ce qu'il avait désiré de voir dès cette vie mortelle, et sortirait de là absous et entièrement libre de toutes les peines et châtiments qu'il avait mérités pour la punition de ses désordres.

Tous demeurèrent fort étonnés de ce discours, admirèrent les rares merveilles d'un si étrange prodige, et les promesses avantageuses que leur faisait ce saint personnage, si bien qu'au bout de huit jours, plusieurs s'étant rassemblés, sur l'assurance de sa parole, résolurent d'y entrer, les uns poussés d'une grande dévotion, les autres par une vaine curiosité de faire essai de la vérité de ce discours. Aussi Dieu permit qu'il n'y en eut que ceux qui étaient en état de grâce et qui avaient soigneusement observé toutes les diligences que le saint leur avait enjointes, qui en ressortirent heureusement, dans un généreux propos de mourir plutôt mille fois et de souffrir tous les tourments imaginables que de manquer désormais de fidélité à aucun point de créance des mystères de la foi et de la parfaite confiance qu'ils devaient avoir en la bonté miséricordieuse de Dieu.

Et tous les autres qui, par une curiosité trop téméraire, y entrèrent, y demeurèrent confinés, sans espérance d'en ressortir jamais, pour juste punition de leur incrédulité et de leur vie scandaleuse, sans que depuis on ait plus ouï parler d'eux ni pu savoir ce qu'ils sont devenus. Ceux qui y étaient entrés dans le motif qu'ils avaient, ainsi que j'ai dit, en sont ressortis heureusement, et ont raconté les merveilles qu'ils avaient vues et entendues, au grand étonnement de ceux qui les écoutaient, et depuis ce temps-là menèrent une vie si retirée et si sainte qu'ils fuyaient même la fréquentation du monde et la compagnie des hommes.

La caverne de saint Patrice était donc située dans une petite île du lac Dearg, dans la province de l'Ulster occidental. Elle s'ouvrait par un puits, d'où l'on descendait dans les profondeurs expiatrices. Le saint, afin de toucher le cœur de ses ouailles, avait fait représenter sur les murs une image des souffrances des damnés. C'est là qu'il se retirait souvent lui-même pour pratiquer les austérités de la pénitence et méditer sur la rigueur des jugements de Dieu. Plusieurs saints, à son exemple, se retirèrent dans cette caverne.

Sur les bords de l'île, il y avait de petites huttes pour recevoir les pèlerins, et, auprès du puits, six petites loges rondes, de trois pieds de diamètre, comme autant de malaises pour exercer les pèlerins qui s'y rendaient afin d'anticiper leur purgatoire dès ce monde, en y priant et en y pratiquant les austérités de la pénitence, à l'imitation de saint Patrice.

Dès le XIIe siècle, l'ordre de Citeaux était établi en Angleterre et en Irlande, où saint Bernard avait fondé quelques monastères. L'île du purgatoire de saint Patrice se trouva sous sa juridiction, et le lieu conserva toute sa célébrité, car nous voyons que Césaire d'Heisterback, qui finit son Histoire des Miracles en 1222, en raconte des merveilles. Des religieux allaient faire l'essai du Purgatoire, et cet auteur nous rapporte l'histoire d'un moine de son ordre qui y fut favorisé de beaucoup de visions.

Au milieu du XVIIe siècle, on voyait encore, dans les îles du lac Dearg, des monastères très anciens. Une de ces îles s'appelait l'île de Saint-Dabeoce, et le prieur du monastère portait le titre de Prieur du Purgatoire de saint Patrice. Assez près de là, dans le même lac, il y avait une autre petite île appelée île du Purgatoire. Elle avait deux cent quarante pieds de long sur cent vingt de large. Dans cette île, on voyait une chapelle avec un petit monastère gardé par un religieux de Saint-Dabeoce. Au milieu de l'île était un antre, long de seize pieds, bas et étroit, dans lequel on était fort mal à l'aise.

Voici comment la dévotion du Purgatoire se pratiquait encore au XVIIe siècle : Quand les pèlerins abordaient en ce lieu, munis d'une permission de l'évêque et du prieur, le religieux de l'île les recevait, les interrogeait, et lorsqu'il les trouvait bien résolus à subir l'épreuve, il les soumettait durant neuf jours à des exercices de piété. On ne leur donnait pour chambre qu'une des petites loges entourant le puits, d'où ils ne devaient sortir que trois fois par jour, pour aller à la chapelle. Durant huit jours, nulle autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau ; le neuvième jour, on ne prenait rien. Le religieux menait, en cet état, le pénitent à la caverne, et la fermait à clef sur lui pour ne la rouvrir qu'au bout de vingt-quatre heures.

Le gouvernement anglais voyait avec mécontentement le grand nombre de pèlerins qui se rendaient en pèlerinage au lac de Dearg, et à plusieurs reprises, il interdit ces manifestations, notamment par arrêt du gouverneur de l'Irlande en date du 13 septembre 1632, et par un arrêt du Parlement rendu la seconde année du règne de la reine Anne.

GEORGE MALET.

CEUX QUI NE CROIENT PAS AU « MERVEILLEUX »

Chez Mme Daniel Lesueur

La main tendue, de façon charmante, dans sa simplicité aimable, l'auteur du *Masque d'Amour* et de tant de romans célèbres me reçoit dans son cabinet de travail, tout garni de fleurs, de tableaux, de bibelots précieux.

Et tout de suite, Mme Daniel Lesueur m'entretient du sujet qui m'amène :

— D'abord, me dit-elle, entendons-nous sur ce que l'on appelle *Merveilleux*. A mon avis, le Merveilleux c'est l'inconnu, tout ce que nous ne pouvons expliquer et qui, un jour, grâce à la science, rentrera, peut-être, dans l'ordre des choses naturelles.

« Il y a un siècle, alors que l'on ignorait l'électricité, la transmission de la voix à distance, telle que nous l'obtenons par le téléphone, eût semblé un phénomène relevant du surnaturel et du merveilleux. Ainsi le bruit du tonnerre apparaissait aux anciens comme une manifestation divine.

« Nous sommes entourés de forces que nous ignorons. La science nous explique certains effets de quelques-unes de ces forces, mais si nous remontons jusqu'aux premières causes de ces mêmes effets, nous ne trouvons que l'inexplicable, l'inconnu.

« Aujourd'hui, la science tend à établir que la matière n'existe pas, qu'il n'y a que des centres de forces. — Alors, quoi? Au milieu de quel univers illusoire vivons-nous?...

« La vie elle-même, qu'est-ce ?

« Nous ne savons d'où nous venons, où nous allons La mort peut nous assaillir à chaque instant. Nous sommes de pauvres êtres qui nous débattons dans la nuit; dans une nuit pleine d'embûches. »

Et Mme Daniel Lesueur ajoute avec un sourire triste :

— Nous autres faiseurs de drames, pouvons-nous imaginer rien de plus tragique que la destinée humaine?... Etre à soi-même l'énigme suprême... l'inconnu ! Venir de l'ombre éternelle et y retourner... Pourquoi ? »

L'âme de la célèbre romancière m'apparaît, à cet instant, sombrement enivrée par la mélancolie du Dante, et je sonde :

— Alors, Madame, aucun fait merveilleux n'est venu vous donner un espoir de survie pour la personnalité humaine?

— Aucun. Chaque être est une cause qui subsiste après lui-même par ses conséquences. Il transmet la

vie qu'il a reçue, la pensée qu'il a manifestée, la suite multiple et infinie de ses actions. Rien de ce qu'il a été ou de ce qu'il a fait ne se perd totalement. Mais cet être, en tant que personnalité, ne me semble pas se continuer après la mort.

— Avez-vous cherché à voir, à étudier ce que l'on appelle les phénomènes psychiques ?

— Je n'en ai jamais eu l'occasion, ni même un très vif désir... J'ai expérimenté, comme tout le monde, la plaisanterie qui consiste à faire tourner des tables. J'ai même obtenu cet insignifiant résultat dans des conditions de bonne foi indiscutable. *Jamais*, mes amis et moi, n'avons obtenu de réponses intelligentes. Une fois, cependant, j'avais formulé une question à laquelle on ne pouvait répondre que par un nom. Ce nom, j'étais seule à le connaître. La table en épela toutes les lettres. Evidemment, j'avais inconsciemment dirigé, malgré ma volonté de ne pas le faire, les mouvements du petit meuble. Tout au plus, puis-je déduire que mon esprit tendu vers cette réponse avait influencé le courant magnétique ou autre, qui peut être agissait sur la substance inerte, parce que de toutes les volontés présentes, la mienne, par son effort, se trouvait être supérieure aux autres.

— Alors, Madame, vous n'attribuez aucun de ces phénomènes à l'esprit de ceux qui ne sont plus?

— Oh! certes non! Et il faudrait des évidences autres que les plus étonnantes mises en avant par les spirites, pour que cette croyance pût jamais devenir la mienne. Cependant, mes aspirations sont beaucoup plus spiritualistes que matérialistes... Je souhaiterais être convaincue dans le sens de mes rêves. Mais... ne pouvant savoir, je me contente de rêver!

— Cependant, Madame, il est des phénomènes qui paraissent plus probants que ceux que vous me citez : les matérialisations, par exemple.

Mme Daniel Lesueur paraît un peu sceptique :

— Oui, je sais... mais, je n'en ai jamais vu, d'abord... et puis, encore, sans doute, leur trouverai-je une autre explication que celle des spectres et des revenants. Vous-même, avez-vous été le témoin de quelque phénomène qui, à votre sens, prouve la survie?

L'interview change : c'est moi, maintenant, qui me trouve sur la sellette. Je m'exécute de bonne grâce.

— Pour moi, avouai-je, rien de ce que j'ai vu ne m'a semblé probant; cependant ma famille s'est occupée beaucoup de ces phénomènes.

— A-t-elle vu des revenants? interroge Mme Daniel Lesueur qui déclare que cela l'amuserait follement de rencontrer des gens bien persuadés d'avoir assisté à une apparition.

— Non, mais mon père a été le témoin d'un fait qui, à mon humble avis, prouve la survivance de l'être. Il entendit, un soir qu'il rentrait du théâtre, la voix d'une petite fille qu'il reconnut parfaitement, et qui lui disait, employant le terme familier qu'elle lui donnait toujours : — Bonsoir, mon chéri; je meurs! — Le lendemain, mon père apprenait que l'enfant, *dont il ignorait la maladie*, était morte du croup, dans la nuit, à l'heure exacte de la manifestation.

— Simple phénomène de télépathie, remarque Mme Daniel Lesueur. Et, à mon avis, ce n'est pas une preuve de l'existence de l'âme. Vous connaissez la théorie de la télégraphie sans fil? Eh bien, j'en rapprocherai ce fait.

« Qui sait si des ondes ne sont pas aussi projetées par une force psychique de notre cerveau, et n'obtiennent pas une plus grande puissance à l'instant où la pensée s'exalte devant la mort imminente? Qui sait si ces vibrations ne deviennent pas manifestes en rencontrant sur un point de l'espace un cerveau en état de réceptivité — comme la limaille de fer dans le tube de Branly, pour continuer la comparaison? Cette rencontre, d'ailleurs très rare, provoquerait ce phénomène qu'on appelle télépathie. »

Certaine maintenant que je ne pourrai combattre victorieusement le scepticisme de Mme Daniel Lesueur — scepticisme qui n'est pas fait de parti pris, mais qui résulte de la logique scientifique de l'écrivain, — je veux, avant de terminer l'entretien, obtenir, au moins, une petite anecdote.

Je fais part de mon désir à mon aimable interlocutrice. Elle secoue la tête. Malgré cette dénégation, je vois bien qu'il y a quelque chose, mais ce quelque chose, elle ne veut pas me le livrer.

J'insiste tellement, que, finalement, j'obtiens de Mme Daniel Lesueur le récit suivant :

— Maman avait été élevée en Angleterre, où habitait une partie de sa famille : mon grand-père maternel était Irlandais.

« Un jour qu'avec ses oncles et cousins, maman se promenait dans une forêt, les enfants firent la rencontre d'une gypsie et s'arrêtèrent curieusement à la contempler. La bohémienne s'avança vers ma mère, lui prit la main, l'examina un instant, puis lui dit ceci : « Vous êtes Française et vous épouserez un Français qui voyage actuellement. »

« La jeune fille s'étonna et rit, car elle préférait aux Français les Anglais, ses compagnons de jeunesse. Mais la vieille ne se laissa pas intimider par cette moue de dépit, et continua :

— Vous aurez cinq enfants, et...

Mme Daniel Lesueur a un instant d'hésitation ; mais

devant mon regard interrogateur, elle achève la prophétie :

— ... L'un d'entre eux sera célèbre.

Puis l'écrivain continue très vite :

— Les choses arrivèrent telles que les avait prédites la gypsie. Ma mère se maria à un Français, eut cinq enfants, dont deux moururent, et je restai seule de fille, avec deux frères. Frappée de la justesse des prédictions de la bohémienne, maman disait souvent à son fils aîné, pour lequel elle avait une prédilection, et qui semblait, d'ailleurs, par ses succès scolaires, devoir réaliser la dernière prophétie de la sorcière :

— Toi, tu seras célèbre !

« Hélas, mon frère mourut à dix-huit ans... quand nous étions encore bien petits, nous deux autres, dont l'admiration ne mettait pas en doute la prédiction de la gypsie et son application maternelle.

— Et cependant, interrompis-je, cette prédiction devait se réaliser, puisque, aujourd'hui, la littérature a mis en vedette le nom de Daniel Lesueur.

Mme Louis Maurecy.

LA XÉNOGLOSSIE

Charles Richet vient de publier dans *Les Annales des Sciences psychiques* un travail sur un phénomène observé par lui, depuis le mois de novembre 1899 jusqu'au 20 mai 1905.

Il s'agit de l'écriture automatique en langues étrangères, qu'il désigne sous le nom de Xénoglossie (de deux mots grecs xenos, étranger, et glôssa, langue).

Ce privilège de certains médiums n'est pas très rare, quoi qu'en dise M. Richet. Il ne veut pas admettre, il est vrai, que les Ursulines de Loudun répondaient en latin aux exorcismes des prêtres. Pas davantage probablement les affirmations de l'évêque de Châlons, relativement à l'épidémie d'hystéro-démonomanie des religieuses d'Auxonne — ainsi formulées : « *Toutes lesdites filles, tant séculières que régulières, au nombre de dix-huit, avaient le don des langues et répondaient en latin aux exorcistes, faisant parfois des discours entiers en cette langue...* » Ces choses-là, cependant, ne s'inventent pas, et un évêque était alors assez lettré pour apprécier un phénomène de cette nature, qui restera un des documents de Xénoglossie du moyen âge.

Néanmoins, M. Richet ne conteste pas le fait de Miss Laure Edmonds, fille d'un haut magistrat des Etats-Unis.

Cette jeune fille, médium très remarquable, se rencontre, dans une séance, avec un Grec, M. Evangélidès. Elle converse longuement avec lui, en grec moderne, qu'elle ignorait complètement, et lui cite des faits tellement précis qu'il reconnaît dans l'invisible, parlant par la bouche de Miss Laure, un ami intime, mort quelques années auparavant en Grèce, et qui n'était autre que le frère du fameux patriote Botzaris. Et, dans une séance suivante, elle annonce à M. Evangélidès la mort d'un de ses enfants, qu'il avait laissé bien portant en Grèce, avant son départ pour l'Amérique.

Miss Laure, qui ne connaissait que l'anglais, sa langue maternelle, et un peu le français, parlait neuf ou dix langues, écrivait son père, quelquefois pendant une heure, avec une facilité et une aisance parfaites...

Je pourrais multiplier ces faits de Xénoglossie relatés dans les publications spirites, mais je n'arriverais pas à convaincre M. Richet. Il convient bien que ces faits sont nombreux, mais ceux qui paraissent dûment observés et étayés par des témoignages suffisants sont, par contre, dit-il, assez rares ; et par cela même, il les considère comme des quantités négligeables.

Arrivons maintenant à l'observation de M. Richet. Elle concerne, non une professionnelle de la médiumnité, mais une dame du monde, Madame X, âgée de 35 ans, à qui il fut présenté par un ami commun M. F. Myers.

A la première entrevue, Madame X perdit à peu près connaissance ; et, dans l'état de transe, les yeux fermés, elle écrivit au crayon deux phrases grecques, dont voici la traduction : *La sagesse humaine est peu de chose, et même elle n'est rien. Voici que déjà je vais vous quitter.*

La première phrase, ajoute M. Richet, se trouve dans l'apologie de Socrate, et la seconde à la fin de ce même ouvrage.

Quelques jours après, Madame X écrit, dans le même état de transe, en présence de M. Richet, cette autre phrase grecque ainsi traduite : *Salut, je suis le nommé Antoine Renouard. Rendez grâce à Dieu.*

Antoine Renouard, éditeur et bibliophile, était l'arrière-grand-père maternel de M. Richet, dont Madame X n'avait jamais entendu parler.

Dans une séance suivante, Madame X écrit encore deux phrases grecques, l'une, tirée du Phèdre de Platon, dont voici le sens : « L'homme qui sait se servir de ces réminiscences est initié sans cesse aux mystères de l'infinie perfection, et seul devient lui-même véritablement parfait. » L'autre signifie : « Ayez un peu de patience, tout vient à souhait ».

Cette dernière se retrouve dans le dictionnaire de Bysantios. Une autre phrase signifiait : « Quand le soleil est à son levant et à son couchant, l'ombre se projette au loin ».

La communication suivante était une grande page de grec moderne, reproduisant un passage de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Puis, la traduction en grec de cette phrase de Cicéron : *Graecis licet utare, cum voles, si te latinae forte deficiant*. Une autre phrase est la traduction en grec d'un passage des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Cette phrase est suivie d'une autre, prise dans la dédicace au roi Louis-Philippe de la 2e édition du dictionnaire de Bysantios et Coromélas, dont la traduction en français serait : « Après avoir conquis par de pénibles travaux son indépendance politique, la Grèce se propose aujourd'hui un nouveau but non moins noble que le premier : elle veut rappeler dans son sein les lumières qui l'avaient jadis couverte de gloire ».

Je laisserai de côté les autres communications, quoique non moins intéressantes. Il en est une, en effet, qui avait rapport à la guerre russo-japonaise, disant : « Cette guerre intéresse toute l'Europe ».

M. Richet cherche quelle explication il faut donner à ces faits.

Il établit d'abord, avec un luxe de détails digne d'un savant de laboratoire, qu'il est impossible d'admettre l'hypothèse d'une fraude de la part du médium. Madame X ne sait pas un mot de grec, ni ancien ni moderne. Son écriture est tremblée, et elle paraît tracer les caractères en les copiant, sans savoir les écrire, d'après une image qu'elle aurait devant elle.

Le phénomène doit-il être interprété par l'hypothèse de la mémoire inconsciente, se demande M. Richet? C'est encore, d'après les données, tout à fait inacceptable. Il faudrait admettre l'extension prodigieuse, inouïe, invraisemblable, qui serait donnée à la mémoire humaine.

Quant à l'hypothèse spirite, comme il fallait s'y attendre, M. Richet ne croit pas pouvoir s'y arrêter. « Ce que nous savons ou croyons savoir, dit-il, sur la réalité des esprits et sur leur puissance est tellement vague, qu'en réalité la supposition qu'il s'agit d'esprits revient à affirmer notre non-connaissance des choses ».

Alors, comme conclusion, M. Richet termine en disant que le fait est INEXPLICABLE.

Cette explication ne le compromettra pas aux yeux de la Faculté...

Dr DUPOUY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Écho du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

Le prétendu Miracle de Corcieux

Un de nos lecteurs nous signalait dernièrement un prétendu fait miraculeux qui se serait produit, il y a quelques mois, dans une paroisse du diocèse de Saint-Dié, la paroisse de Corcieux. Une jeune fille, malade depuis longtemps, aurait eu une vision, au cours de laquelle la « Vierge » lui aurait prédit sa guérison, guérison qui, en effet, se serait réalisée quelques jours plus tard.

Nous avons fait une enquête sur le fait qu'on nous signalait. Et voici ce qu'une personne, particulièrement bien placée pour être renseignée, nous a déclaré :

« — Hélas ! Monsieur, nous a-t-elle dit, le fameux miracle est une invention, ou si vous me permettez l'expression, une « pure fumisterie »; d'ailleurs, vous allez en juger.

« Il s'agit bien, en effet, d'une jeune fille de treize ans, malade depuis quelques années. Plusieurs fois, elle avait été administrée, et les médecins l'avaient abandonnée. L'époque de la première communion approchant, la mère lui suggéra l'idée de se lever pour cette solennité. De fait, l'enfant, qui est hystérique au dernier degré, s'est levée au jour *fixé*, a assisté à la retraite, a fait sa première communion, d'où « miracle » !

« Connaissant le milieu, je dois vous avouer que je n'ai jamais cru à ce prétendu miracle.... et je fis bien. Quelques semaines après, le curé recevait une lettre anonyme l'invitant, lui et son vicaire, à quitter Corcieux, sous peine de dénonciation au Parquet, pour faits de pure invention. Comme preuve de toutes ces menaces... l'anonyme annonçait que la maison de la « Miraculée » brûlerait le 11 juin. Ce qui eut lieu.

« Tous ces faits, et d'autres circonstances encore, ont prouvé à tous que c'était un « coup monté ». D'ailleurs, les médecins ont affirmé que la jeune fille n'était pas guérie. Et voilà le miracle ! »

Il va, sans dire, que nous publierions toute communication de personne autorisée qui, avec des faits ou des témoignages à l'appui, contesterait cette opinion.

La Boîte aux Faits

PRESSENTIMENT TÉLÉPATHIQUE

Voici un cas très remarquable de télépathie dont je puis attester l'authenticité puisque, d'une part, j'en fus le témoin et qu'en outre, j'ai en mains les preuves indiscutables du fait.

Par l'intermédiaire d'un journal, M. B., habitant la Vendée, était entré en correspondance avec Mlle D., qui demeure à Dijon. Une amitié étroite, basée sur des aspirations communes très élevées et des sentiments d'une grande délicatesse, fut la conséquence naturelle de leur commerce épistolaire.

Le 26 mai 1904, M. B. étant en voyage, commit une imprudence telle qu'il courut un grand danger, terrible au point qu'il fallait un véritable miracle pour le conjurer.

Au milieu des ardentes prières auxquelles il attribua son salut, parmi tout le désordre de pensées qui l'assaillirent alors, celle de son amie se présenta très nette à son esprit.

Mlle D. était au lit, malade. Le lendemain vendredi 27, elle écrivait : « Que vous est-il arrivé hier soir à cinq heures ? Je grelottais la fièvre, tout mon corps était douloureux ; tout à coup une angoisse inimaginable me saisit, j'eus le pressentiment que vous étiez en danger et ma terreur devint si folle que je fus comme jetée hors de mon lit. Mon effroi peu à peu se calma, mais j'en ai gardé une impression extrêmement pénible. »

Or, c'était précisément ce même jour, à cinq heures du soir, que survenait l'incident rapporté plus haut ; il paraît donc incontestable qu'une concordance immédiate s'est établie, à grande distance, entre un effet et une cause. N'est-ce pas un cas magnifique de pressentiment télépathique ?

L. BALLEREAU.

La Sorcellerie à Madagascar

LE MAITRE DU TONNERRE

Le légendaire sorcier devant qui tout le moyen-âge trembla, grâce à ses envoûtements et à ses philtres, s'il a presque disparu d'Europe (non parce que la force dont il se servait était illusoire ou irréelle, mais simplement parce que l'orientation des esprits s'est tournée vers d'autres objectifs), fleurit encore en Extrême-Orient, et accumule souvent, hélas ! ses forfaits entourés d'un prestige mystérieux.

Chose singulière, c'est justement chez l'être le plus simple, le plus primitif, le plus arriéré peut-être dans l'échelle humaine, que les phénomènes acquièrent une grande intensité, comme si la Nature voulait consacrer la puissance efficace de *la foi*, par son action vraiment prodigieuse sur les forces physiques.

La personnalité abjecte du sorcier classique, si souvent décrite, n'existe pas en Extrême-Orient.

Comme partout, de nombreux charlatans, des mystificateurs éhontés savent profiter de la crédulité des foules, pour faire de fructueuses opérations, et les poisons vulgaires, minéraux ou végétaux, les « poudres de succession » les plus banales forment la partie la plus solide de leur science maudite.

Mais tout autre est la figure d'un *véritable sorcier*. Outre qu'elle est très rare, elle revêt toujours un certain cachet de grandeur et de fierté sauvage. L'œil noir étincelle comme une perle de jais, sans se laisser pénétrer, les formes sont toujours anguleuses et sèches, le front fuyant quoique élevé et les cheveux rares ou plus abondants que de raison.

Avec sa démarche lente et comme absorbée, sa forme s'estompant vaguement dans les lueurs mourantes du crépuscule, — car le sorcier se montre très peu en plein jour — il évoque parfois dans l'âme la silhouette, pourtant inconnue de ces peuples, de notre antique démon. On sent, en le regardant, qu'une foi ardente de sectaire le dévore et le possède tout entier ; ce sont, exactement inversés, les thaumaturges et les prêtres du crime, par opposition aux autres..... Ici sans doute, les occultistes comprendront.

Quelque sol qu'il foule — et nous l'avons vu dans l'Inde comme à Madagascar, dans l'Afrique centrale, chez les populations nègres, l'antique civilisation arabe, et les hauts plateaux du Thibet, — le sorcier a un point de ressemblance capitale avec ses anciens collègues d'Europe : la faculté singulière de produire des phénomènes identiques sous toutes les latitudes.

A ce titre, il appartient à la science et mériterait une étude plus approfondie et moins partiale.

Nous allons ici citer l'un des faits dont nous avons été témoins à Madagascar, fait analogue, somme toute, à ceux dont on peut trouver la mention — sinon la formule — dans toutes les éditions sérieuses des célèbres grimoires de la fin du moyen âge. Nous voulons parler de la faculté de faire éclater la foudre en un lieu quelconque, et à un moment précis.

Nous voyagions à cette époque sur la côte nord-ouest de Madagascar (presqu'en face de l'île de Nossi-Bé). Après une marche fatigante par une journée chaude et un ciel splendide, nous nous étions arrêtés dans le petit village d'Encaso, et les naturels, selon la touchante coutume de cette époque (1894) nous avaient offert un de ces pittoresques abris en paille si ingénieusement construits, dans lequel toutes les provisions et ustensiles de ménage restaient à la disposition du voyageur, la famille qui l'habitait ayant prestement vidé la place sans en rien emporter.

Tandis que nos porteurs préparaient leur repas et le feu du soir, Thot, notre homme de confiance, très renseigné comme tous les Malgaches sur la géographie et les particularités du pays, nous racontait que ce village était surtout renommé par un sorcier fameux, répondant au nom de Sim Bandaï, qui avait le pouvoir de faire tomber la foudre en n'importe quel point qui lui plaisait.

L'incrédulité manifestée étant à Madagascar le seul moyen de ne jamais obtenir aucune preuve, aucune expérience concluante, nous nous gardâmes de laisser paraître le moindre signe de doute à cet égard, mais nous souhaitâmes de voir cet homme extraordinaire, et d'obtenir, si faire se pouvait, la production du phénomène.

Devant notre attitude calme et convaincue, Thot ne fit aucune difficulté pour aller le quérir et nous l'amener.

Après de longues hésitations, de nombreux pourparlers, l'assurance de notre amitié sincère et solide pour les Malgaches, Sim Bandaï se décida enfin à le suivre et à se présenter.

C'était un homme de haute taille, aux traits accentués, au nez légèrement aquilin (chose rare pour la race), aux yeux noirs et brillants.

Après les compliments d'usage, nous lui fîmes entendre le désir que nous avions de le voir accomplir le curieux phénomène dont on lui attribuait le pouvoir.

Il ouvrit alors un sac dont il tira des racines diverses, des serres d'aigle, des perles, et quelques poignées de graines d'un brun rougeâtre de la grosseur d'un haricot, destinées à faire le « Sikidy » (1) ou divination par laquelle il apprenait des êtres qui le guidaient si l'heure était favorable et sans danger pour lui comme pour ceux qui l'entouraient.

Sur la réponse affirmative du sort consulté, il nous demanda le versement d'une piastre (cinq francs) que nous nous empressâmes de donner, pour satisfaire aux exigences de l'œuvre. Aussitôt, il tira du même sac une petite bouteille contenant du rhum, quelques racines odorantes qu'il fit brûler sur un léger réchaud de charbons ardents, et commença des incantations, la face tournée d'abord vers l'Orient, puis vers l'Occident. Dans un fragment de feuille de bananier disposé en cornet, il versa un peu de rhum en offrande, tandis que le reste de la bouteille était répandu dans un trou creusé en terre et recouvert presque immédiatement.

Comme nous étions sortis pour examiner plus attentivement ces préparatifs, Sim Bandaï nous pria instamment de rester à couvert dans la case, ou tout au moins à la porte de la demeure. « Il est inutile, ajouta-« t-il, QU'ILS vous aperçoivent tout à l'heure quand ils « vont manœuvrer la foudre et la faire tomber ».

Nous obéîmes sans objections.

— Où désirez-vous faire tomber le tonnerre ? nous demanda-t-il.

Nous lui montrâmes, à une vingtaine de mètres de nous, un emplacement vide et parfaitement net, écarté du village.

Sans une observation, il alla cueillir une gracieuse petite calebasse qui croissait à quelques pas, la déposa sur le sol, et traça avec son couteau un cercle autour d'elle. Puis il retourna faire ses incantations.

Autour de nous, en dehors du défriché cultivé par la main des indigènes, la forêt sombre, quoique peu étendue, étalait le calme incomparable des campagnes si peu giboyeuses de Madagascar.

Soudain, un souffle de brise passa, faisant sussurer les feuilles. Le vent tourbillonnait visiblement dans la petite clairière.

Un léger nuage blanchâtre devenant rapidement plus foncé se forma au-dessus de nous. Bien qu'il fût difficile de l'apprécier avec exactitude, il ne nous parut pas élevé dans l'atmosphère. Les grillons qui faisaient rage autour de nous se turent subitement. La brise se faisait de plus en plus violente, emportant les feuilles et les fragments de papier qui nous entouraient.

Soudain, la foudre éclata devant nous, serpentant sur le sol et brisant en mille pièces la petite calebasse dont Sim Bandaï nous rapporta quelques fragments. La commotion avait été sèche et aiguë. Avec elle, toute brise cessa et le nuage s'évanouit peu à peu....

A. DINA.

NOTA. — Le même phénomène a été observé par d'autres personnes et par nous, dans l'Inde et l'Afrique du Sud. Diverses annales judiciaires font foi de faits analogues en Europe. Ajoutons qu'à Sainte-Marie de Madagascar, la sorcellerie était devenue une sorte d'épidémie telle que le gouvernement français dut interdire le lieu de réunion qui porte encore aujourd'hui le nom de « Pointe des sorciers »...

Nous avons connu l'administrateur qui dut prendre cet arrêté.

Pierres lancées sur une maison de Jaffa

Voici un fait curieux que nous trouvons dans *Trente ans dans les harems d'Orient, 1840-1870*, par Mme Kibrizli-Mehemet-Pacha (Paris, Dentu, 1875, 1 vol. in-12, pp. 52-54).

« Nous logeâmes à Jaffa, au palais du gouverneur ; car mon mari, à titre de *wali* de Jérusalem, commandait toute la province ou *vilayet*, et le *mudir* de Jaffa était sous ses ordres. Il m'avait laissé pour ma protection deux cents *misracks* ou lanciers irréguliers, commandés par un *delhy-baschi* (littéralement *chef-des-fous*).

« Ces deux cents hommes étaient campés autour du kiosque où j'habitais avec ma fille, quatre esclaves de mon sexe et un eunuque. Une nuit, une pierre jetée par l'ouverture du toit (car les maisons, dans ce pays, n'ont pas de couverture), tomba dans la salle qui régnait autour de nos appartements. Ce fait se répéta une seconde fois; je me levai alors et dit à l'eunuque d'aller informer le *delhy-baschi* de ce qui avait eu lieu.

« — Dites à votre maîtresse de ne pas avoir peur, répondit-il ; il y a dans le jardin la tombe d'un saint personnage auquel les habitants de Constantinople

(1) Le « Sikidy » est un moyen de divination répandu dans tout l'Orient, dont nous aurons peut-être quelque jour à offrir l'étude au public.

étaient antipathiques. Chaque fois qu'il en vient habiter le kiosque, il fait tomber des pierres de cette façon. Cela continuera tant que vous serez là; mais vous n'aurez qu'à ne pas aller dans la salle, et ces pierres ne vous feront pas de mal.

« L'eunuque étant rentré avec cette réponse, je m'enveloppai dans mon *feradje*, me fis un voile de mon *yashmak*, et vins m'adresser en personne au *delhybaschi*, à qui je dis que je ne croyais pas que c'était un mort qui jetât des pierres, et qu'il fît une ronde, pour voir s'il ne découvrirait pas quelque voleur caché aux alentours. Il prit quelques hommes, et, accompagnée de l'ennuque, je parcourus avec lui le jardin dans tous les sens, sans que nous vissions rien de suspect. A peine étais-je rentrée dans le kiosque, que je fus réveillée par un nouveau projectile. De la manière dont il était arrivé, je conclus qu'il avait dû être lancé par-dessus le toit par quelqu'un armé d une fronde.

Le matin, j'appelai la femme du gouverneur, et je lui dis qu'ayant une grande peur des morts, je ne voulais pas rester là plus longtemps. J'écrivis à mon mari ce qui avait eu lieu : il me répondit de me mettre en route et d'aller l'attendre à Ramleh. »

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

On ne peut nier qu'il y ait dans l'histoire des correspondances mystérieuses.

La ressemblance entre les destinées de tels grands capitaines qui ont vécu à bien des siècles d'intervalle s'impose à notre esprit et l'étonne.

Prenons par exemple Epaminondas et Gustave-Adolphe. Ils ont tous deux gagné deux grandes batailles qui ont fait date, et tous deux ont été tués à leur seconde victoire.

Les astrologues sauraient-ils nous dire si les cycles astraux peuvent expliquer cette concordance?

EDMOND AUBÉ.

Eugène Sue l'incroyant, que nous avons cité à propos d'un rêve prémonitoire de Duguay-Trouin, recommande, dans son roman La Bonne aventure, *la lecture du livre d'Henri Delange :* Le monde occulte, ou les mystères du magnétisme, *qui parle de la cartomancie, et il admet la seconde vue. Que sait-on des connaissances d'Eugène Sue en occultisme?*

Il a écrit, dans ce même roman : « On sait... de quelle manière a été parfois jugée la nécromancie par Benjamin Constant, l'un des esprits les plus profonds, les plus logiques et les plus vigoureux de ce siècle ».

Benjamin Constant fut-il occultiste?

TIMOTHÉE.

MERVEILLEUSES DÉROGATIONS ZOOLOGIQUES
DE LA NATURE

On n'épuisera jamais la liste de toutes les étrangetés merveilleuses que révèle la nature à ceux qui l'étudient. En voici quelques-unes relevées au hasard, aux différents degrés de l'échelle animale.

Commençons par la bête phénoménale dont l'organisation est la plus parfaite. Avec son poil court, lisse, roussâtre, on la prendrait tout d'abord pour une petite loutre, surtout quand on la voit nager, sillonner vite et gracieusement les ondes des marais de l'Australie, à travers les roseaux. Elle a d'ailleurs la taille et les jambes courtes de notre destructrice de poissons. Elle n'a pas d'oreilles. Sa queue courte, aplatie, ressemble à celle du castor. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, direz-vous : nous arrivons justement au côté étrange. Ce quadrupède possède, en guise de la gueule normale de ses similaires, un véritable bec de canard, long, large, plat, aux bords munis de petites lames transversales. Ce bec renferme deux langues ; l'une est longue, extensible, hérissée de poils courts et serrés ; l'autre est courte, épaisse, et porte en avant deux petites pointes charnues. A l'entrée de la gorge se trouvent huit dents, quatre à chaque mandibule, deux d'un côté et deux de l'autre en haut et en bas ; mais ces dents n'ont pas de racines ; ce sont des petits tubes verticaux terminés par une couronne plate. Les pattes de devant de l'animal sont palmées, et comme les membranes qui relient les doigts dépassent beaucoup les ongles, elles ont l'air de nageoires. Aux pattes de derrière, les membranes s'arrêtent à la racine des griffes ; seulement on y remarque un ergot pareil à celui du coq, long et pointu. Notre animal est un amphibie, et il appartient à l'ordre des monotrèmes ; il s'appelle l'*Ornithorynque*. Il tient du mammifère et de l'oiseau à la fois. C'est un mammifère sans mamelles ! c'est un quadrupède ovipare !

Il existe d'autres monotrèmes qui se reproduisent par des œufs, les échidnés ; ils ont aussi un oviducte.

Prenons l'anguille : « Elle n'a pas de sexe, écrit « M. Boitard ; est-elle ovipare, est-elle vivipare? « Toutes les recherches pour le savoir ont échoué. « J'ai assisté à la foration d'un puits artésien ; quelle ne « fut pas notre surprise, quand jaillit la colonne d'eau « vive, de voir retomber avec cette eau des milliers de « petites anguilles ! » M. Boitard raconte ensuite que si on arrache un œil à une tortue grecque, cet œil repousse. Mieux que cela : il affirme avoir vu enlever la cervelle à un de ces petits chéloniens et prétend que le pauvre animal marchait après cette cruelle

opération comme avant, toutefois avec des mouvements moins réguliers; la marche était plus lente; il vivait encore six mois plus tard, quand une première gelée d'hiver vint le surprendre et le tuer dans un jardin où son propriétaire l'avait oublié.

Transportons-nous dans les cavernes à stalactites de la Carniole. Nous y trouverons un intéressant batracien, le *protée*. Gros comme l'index, il a dix huit pouces de long. Il vit dans les eaux glacées de ces grottes privées des douces influences de l'air et de la lumière. Il rampe sur le sable micacé du fond, tant ses quatre pattes sont courtes, ou bien il nage dans l'onde, sa queue plate faisant office de rame et de gouvernail. Il possède à la fois des branchies et des poumons, des branchies qui lui garnissent chaque côté de la tête de trois jolis panaches et qui lui servent à décomposer l'eau nécessaire à sa respiration, tout comme les poissons, quand il lui plaît de vivre comme eux; des poumons pour décomposer l'air lorsqu'il lui plaît de sortir de l'eau en qualité de reptile. Le protée a les mâchoires dentées. Curieuse particularité, il est aveugle; il n'est pas dépourvu d'yeux, comme on le croit généralement en le voyant; seulement ses yeux, devenus inutiles par suite de son séjour perpétuel dans l'obscurité, sont excessivement petits et cachés sous la peau, ils ne subsistent pour ainsi dire qu'à l'état latent de germes, mais de germes prêts à se développer et à fonctionner dans le cas où le protée serait appelé à vivre à la clarté du jour, comme il a été facile de s'en assurer par des expériences.

La *sirène* des marais de la Caroline est en quelque sorte un protée modifié par le jour. Elle voit; son corps est coloré et non plus blanc pâle comme celui de son congénère privé de lumière. Les rayons brûlants du soleil la retiennent bien dans l'eau, mais elle a des poumons quand même. Si on lui tranche la queue, elle repousse.

La *salamandre* ponctuée est connue de tout le monde. Qui n'a vu ce petit lézard aquatique brun clair, tacheté, au dos orné d'une longue crête dentelée au printemps, au ventre orangé, nageant avec grâce dans nos mares? Eh! bien, c'est lui surtout qui a servi à une foule d'expériences barbares que nous allons indiquer à cause des résultats prodigieux obtenus, persuadé que les lecteurs de l'*Echo* se contenteront de croire ces faits cent fois constatés par des savants (1), sans éprouver le besoin de martyriser à leur tour ces petits batraciens, histoire de vérifier par eux-mêmes.

Supposons donc que nous avons des *salamandres* dites *tritons* ou «sourds» sous la main, dans un aquarium. Nous en prenons une; nous lui coupons une patte de devant à ras le corps, et nous la remettons dans sa cage de verre. Au bout de huit jours une articulation ou moignon se sera déjà entièrement formée; le bras aura repoussé jusqu'au coude. Huit jours plus tard, le sujet aura recouvré aussi l'avant-bras, mais la patte sera spatulée. Un peu de patience et bientôt la spatule se divisera en doigts phalangés, comme à l'autre patte qu'on avait laissée intacte.

Un mois après l'amputation, rien ne manquera plus au membre : avec ses os compliqués, ses muscles, ses nerfs, ses artères, ses veines, ses ligaments, elle sera, ma foi, complète! Outre une patte de devant, coupons en même temps une patte de derrière à notre *salamandre*; elle repoussera dans les mêmes conditions, avec un peu plus de temps seulement, peut-être. *Amputons la même* patte *une seconde fois*, le même phénomène merveilleux de remplacement s'accomplira d'une façon *aussi parfaite*! Diantre! puisque ce petit animal a la propriété de rentrer si facilement en possession de ses membres, pendant que nous y sommes, voyons jusqu'où va son pouvoir de réparer ses pertes; dans la voie de la cruauté aussi, il n'y a que le premier pas qui coûte. Arrachons-lui un œil; coupons-lui la paupière avec des ciseaux.

Ce n'est pas sans pitié que nous contemplons l'affreuse plaie que nous venons de faire et l'humeur blanche et purulente qui en découle. Cette humeur s'épaissit. Un abcès pousse au fond de la cavité orbitaire, quelques jours après; il demeure dans un état stationnaire durant trois semaines, puis un beau jour il fait place petit à petit à un œil brillant et bon réflecteur! La membrane protectrice de cet œil ne tarde pas à se reformer à son tour et à cligner comme auparavant!

Nous allons aller de plus en plus fort, comme chez Nicolet. La pauvre *salamandre* va encore faire, hélas! les frais de nos atroces expériences. Quoi de plus délicat que le cerveau, racine des nerfs, siège de la sensibilité, où la moindre lésion détermine des accidents, des désordres si graves (hébêtements, léthargie, paralysie, mort)! Ouvrons le crâne du *triton* et *retirons en la cervelle*. Certainement il ne va pas survivre à une pareille opération, et quel torturé pantelant va se tordre sous nos yeux! Erreur! nous ne remarquons aucun accident, aucun trouble chez notre victime, comme nous nous l'imaginions. Nous l'avons remise dans l'eau : la voilà qui nage, qui se promène, qui remplit toutes ses fonctions vitales comme si elle n'avait subi aucune ablation. La plaie ne se gangrène point! Est-ce assez inouï?

Pourquoi ne pas lui *couper la tête* tout de suite pour l'achever? C'est ce que nous faisons sans retard; et

(1) Par Tremblay, Bonnet, Spallanzani, P. Flourens, etc.

aussitôt décollée nous la replaçons dans son bassin. Notre décapitée se laisse tomber au fond ; elle marche, inquiète, tâtonnant avec ses pattes de devant, craignant de heurter sa plaie béante et douloureuse. Elle ne tarde pas à connaître son aquarium par cœur (qu'on me tolère l'expression) et elle va dans n'importe quelle direction sans jamais cogner son cou sanglant aux glaces. Et ma foi, elle continue à vivre, ô prodige ! Elle monte de temps en temps à la surface de l'eau pour respirer l'air comme avant, mais elle respire par le moignon tubuleux et saignant de son cou qui maintenant lui tient lieu de bouche ; l'air pénètre par ce trou dans la trachée et les poumons ; les parcelles de matières organiques en suspension dans l'eau stagnante du bassin entrent dans l'estomac de la *salamandre*, par l'orifice de l'œsophage sectionné, et la nourrissent ainsi. Les bords du cou se cicatrisent rapidement. La pauvre bête finit par vivre très bien dans ce triste état, puisque des expérimentateurs en ont conservé de guillotinées pendant plus de trois mois ! Se serait-il par hasard, à la longue, formé une nouvelle tête ? On ne sait, les sujets ayant péri par divers accidents résultant de défauts de soins. En tout cas, quelle merveilleuse force de vitalité, n'est-ce pas ?

La *salamandre* présente encore une autre singularité souvent constatée : que le marais ou la mare où elle vit vienne à geler jusqu'au fond par un hiver rigoureux, et elle passera très bien les trois ou quatre mois de l'inclémente saison, engourdie et incrustée dans l'épais bloc de glace, sans se montrer le moins du monde incommodée de cette aventure quand reviendra le printemps.

En se promenant sur une plage pendant les vacances, à Saint-Aubin ou à Langrune, par exemple, il est fort aisé d'assister à une petite scène animale très suggestive du genre de celle-ci. Une huître entr'ouvre au soleil, à marée basse, les valves de sa coquille. Un *crabe*, vaurien rôdeur dans la gent crustacée et toujours en quête de quelque mauvais coup, s'approche, marchant de côté, louvoyant, s'arrêtant de temps en temps et ramassant ses huit pattes agiles sous son épaisse carapace gris-verdâtre pour mieux cacher ses scélérates intentions. Tout d'un coup, portant en avant ses deux fortes pinces menaçantes, il se jette sur sa proie, bête d'instinct des plus bornés, avons-nous besoin de le rappeler. Le mollusque ferme subitement ses coquilles, et notre crabe vorace y laisserait au moins une ou deux de ses pattes si, exercé aux méfaits, il était moins prudent, moins rusé et moins adroit. Celui-ci se remet alors à flâner autour de l'huître qui, enfermée, brave ses attaques. Au bout d'une dizaine de minutes le bivalve, ennuyé, se hasarde à rouvrir son épaisse boîte calcaire. Son ennemi, embusqué non loin d'elle, l'épie, se rapproche tout doucement, silencieusement, portant dans l'une de ses pinces un petit galet de la grève pour empêcher les coquilles de se refermer. Cet ingénieux procédé lui réussit assez souvent et il fait alors un repas pantagruélique.

Mais beaucoup de *crabes*, trop audacieux, ne prennent pas tant de précautions. Comptant sur leur vivacité, ils se jettent sur l'huître qui baille, espérant que, lorsqu'elle va fermer ses valves, leurs pattes seront déjà au cœur de la place et que l'étreinte des bords des coquilles s'exerçant alors sur leur dure carapace, ils déchireront vite leur proie, ce qui mettra fin à l'intolérable serrement. Aussi arrive-t-il à beaucoup d'entre eux, par suite d'un faux mouvement, d'avoir une patte coupée, une pince broyée. Le *crabe*, victime d'un tel accident, se retire en chancelant, le corps agité d'un frémissement convulsif. Continuons à l'observer, et nous le voyons bientôt balancer lentement sa patte, puis la secouer avec une vitesse toujours croissante, deux minutes durant, jusqu'à ce que la première articulation, qui a été broyée, se détache. Une autre poussera pour la remplacer, comme chez la salamandre. Nombreux sont les crabes que l'on rencontre sur la grève avec une patte plus petite que les autres ; c'est un souvenir qu'ils ont rapporté de la chasse aux huîtres, ou encore une trace de l'ancien écrasement de leur membre, entre des galets, quand les vagues les roulent brutalement avec eux.

L'*astérie* (étoile de mer) aussi jouit de la précieuse propriété de remplacer, en peu de temps, le rayon qu'un accident lui a fait perdre.

Quittons la plage et allons dans un jardin. Nous pouvons nous y procurer plus d'une surprise. Portons notre attention sur ce petit mollusque qui glisse sur une feuille de lys, traînant sa maison jaune à spirales bleues. Nous avons nommé le *colimaçon*. La partie antérieure de sa tête est munie de quatre cornes ou tentacules (les deux du haut plus longs et portant chacun un œil à leur extrémité) d'une exquise sensibilité, car ils avertissent le petit animal, non seulement du contact, mais de l'approche des corps environnants. Cet être faible est doué d'une puissance de repousse incroyable. Ainsi *tranchons-lui la tête* d'un coup de canif. La douleur le fait rentrer dans sa coquille. Une bave mousseuse, gluante, s'échappe abondamment du corps de l'infortuné mollusque. Cette écume se dessèche à l'air et, tournée en une espèce de gélatine, colle assez solidement les bords de la valve sur la surface du mur ou du tronc d'arbre où nous avons déposé son habitant décapité. Chaque fois que nous

irons dons le jardin, prenons la peine d'aller voir ce que devient notre gastéropode. Pendant dix-huit à vingt jours consécutifs, nous le trouverons toujours immobile à la même place. « Il est bien mort ! » dirons-nous. Profonde erreur ! Un travail réparateur s'opère, mystérieux, dans cette coquille hermétiquement close. Vers le vingtième jour arrosez d'eau le colimaçon avec un arrosoir muni de sa pomme ; il croira sentir la pluie, et comme il aime à se promener au moment des averses, il va remuer dans sa valve hélicoïde, puis la décoller avec un crépitement à peine perceptible, et l'ayant ensuite soulevée, nous montrer, ô nouveau prodige ! qu'une faveur refusée à l'homme et aux animaux par la Providence, est, dans ses vues impénétrables, accordée au pauvre escargot rampant; car il sort une *nouvelle tête* armée de ses quatre tentacules et pourvue de ses yeux, et de sa bouche munie de ses lèvres, *aussi complète* en un mot *qu'était sa première !*... Autre bizarrerie : le *colimaçon* est hermaphrodite.

Jusqu'ici les membres que nous avons coupés aux animaux meurent pour toujours. Nous allons trouver des êtres plus petits dont les parties amputées deviendront des congénères. Retournons dans un jardin ; bêchons cette plate-bande, si vous voulez bien. En bêchant voilà que nous coupons un *lombric*. L'avons-nous détruit ? Un insecte le serait à moins. Au contraire, au lieu d'avoir donné la mort à ce *ver de terre*, nous venons de doubler son existence en dédoublant sa vie. *Les deux parties* vont faire *deux individus*. Ramassons dans une tasse remplie de terre humide les deux bouts de l'annélide qui se tortillent sanglants ; dans quelques jours, vidons la terre : nous y trouverons deux lombrics à l'état parfait, comme était le premier ! Approchons-nous d'une mare aux eaux boueuses et verdies : voici un *ver d'eau* qui se tourne et retourne sans cesse en nageant à la surface et en plongeant la tête ; c'est une *naïade* ; on peut la couper en plusieurs tronçons et déposer ceux-ci dans un bassin d'eau stagnante ; au bout d'une semaine, nous y compterons autant d'individus entiers.

Retournons au bord de notre mare. Avec un verre à boire puisons-y de l'eau, à la surface, de manière à recueillir aussi des lentilles d'eau. Regardons alors dans notre verre à travers la paroi ; examinons les fils ou racines des lentilles qui pendent dans l'eau. Nous y apercevons bientôt, fixés, des cornets ou tubes coniques minuscules, verts, gélatineux, dont l'entrée est bordée de filaments de la longueur des dits tubes coniques. Ces cornets sont des corps d'*hydres*, l'orifice représente la bouche, leurs filaments sont des bras. Ces petits *polypes* marchent, rampent, comme les chenilles arpenteuses et comme les sangsues, ils nagent aussi comme ces dernières. Lorsqu'on les voit saisir leurs proies avec leurs tentacules, on ne peut s'empêcher de les identifier à des poulpes en miniature. Quand ils avalent leurs proies, vu la transparence de leur corps, on les leur voit digérer à vue d'œil. Ils n'ont pas d'yeux, et cependant ils sont sensibles à la lumière, car ils la recherchent. Bien que n'ayant pas sept têtes comme l'hydre de Lerne, ils n'en sont pas moins voraces et fantastiques à proportion de leur petitesse. Observons-en plusieurs avec attention ; nous ne tarderons pas à remarquer qu'il leur pousse sur le corps de petites végétations, comme des bourgeons. Dans quelques jours, ces bourgeons seront des branches. Suivons ce phénomène ; les branches se détachent du tronc ; elles forment la progéniture du polype.

Sectionnons une de ces *hydres* en cinq ou six ; *chaque fragment* nous donnera *un animal complet*. Hachons-en une autre avec un canif : même miracle, tant est inouïe chez ces bestioles la force de reproduction. Prenons-en une troisième et retournons-la comme un doigt de gant ; elle continuera à remplir toutes ses fonctions vitales sans la moindre gêne, et digèrera comme avant.

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Remarquons ces deux *hydres*, une grande et une petite, qui se disputent un vermisseau. La petite ne veut pas céder ; elle refuse de lâcher sa proie, de dégorger la partie engloutie. La grosse engoule alors l'autre moitié du vermisseau, et son antagoniste persistant à ne pas lâcher prise, elle finit par l'avaler avec. Vous croyez que voilà une hydre de supprimée ? Pas du tout. Comme le corps de ces polypes est transparent, nous distinguons dans le ventre de l'hydre hydrophage l'hydre engloutie qui continue de manger tranquillement son vermisseau. Quand elle l'a digéré, elle ouvre l'estomac de son ennemie et sort, après quoi nos deux bestioles se porteront à merveille, comme s'il ne leur était rien arrivé. Est-ce assez fantastique ?

On peut faire d'autres expériences sur ces *polypes*. Greffons *deux hydres* par approche ; fendons-les longitudinalement, puis suturons-les l'une contre l'autre avec deux petites soies de sanglier. Au bout de quarante-huit heures, la soudure est pleinement opérée ; nous retirons les soies. Une fusion intime achève d'effacer les derniers vestiges de la greffe. Nous possédons enfin *une hydre* ordinaire, mais beaucoup plus grosse, au lieu de deux comme avant. — Pour varier, suturons nos deux petits *polypes* seulement par leurs pédoncules. Deux jours après, retirons la soie. Nous avons un animal à un seul estomac mais à deux

bouches, munies respectivement de leurs bras ordinaires. Si, en place de deux hydres soudéees dans ces mêmes conditions, nous en employions trois ou quatre, nous obtiendrions un individu à un seul estomac toujours, mais à trois et quatre bouches.

Qu'est-ce donc que l'individualité, le moi, dans les lombrics, les ténias, les naïdes, les polypes ? Ces êtres sont bien vivants ; ils ont conscience de leur existence ; et pourtant leur animalité n'a pas d'égotisme ; elle n'a pas d'unité de vie. Il y a assez de vie dans chaque anneau de ténia, dans chaque tronçon de lombric, dans chaque morceau de naïade et de polype pour qu'ils se développent en autant d'individus parfaits. Puisque ces bêtes sont susceptibles de se reproduire par sections, elles ont une vie multiple ; donc, elles n'ont pas de moi. Il serait permis de les désigner par une épithète néologique : ce sont des animaux « polybions » ?

On peut comparer ces petits êtres, dans un sens, à un barreau aimanté ; de même que si l'on rompt celui-ci en plusieurs fragments, chaque fragment devient un aimant entier avec ses deux pôles, de même, lorsqu'on coupe ceux-là en plusieurs morceaux, chaque morceau devient un individu parfait.

Combien admirable est déjà la reproduction de la *forme* des parties anciennes par la *forme* des parties nouvelles, dans la *reproduction* des pattes de la *salamandre!* Car ce n'est pas une chose simple qu'une patte de salamandre ; elle se compose d'un carpe composé lui même de 7 os, d'un métacarpe composé de 4 os ; de 4 doigts composés chacun de 2 et même de 3 phalanges, en tout 20 os. Nous parlons d'une patte de devant, car celles de derrière ont un os de plus au métacarpe, et un doigt de plus. Et puisque nous avons coupé au *triton* un membre entier, c'est 3 os de plus, et trois grands, qu'il faut ajouter, un pour le bras et deux pour l'avant-bras. Eh bien, chacun de ces os, de ces *23 os*, a sa *forme* propre ; l'un est rond, l'autre long ; celui-ci a une tête, une face articulaire, des saillies, des trous, etc., d'une façon, et celui-là a tout cela d'une autre ; et la force qui les *reproduit* ne s'y trompe pas ; elle reproduit le radius avec sa forme de radius, le fémur avec sa forme de fémur, chaque os du carpe avec sa forme particulière, etc., etc. ; et il en est de même de la *peau*, des *muscles*, des *vaisseaux*, des *nerfs*, etc. ; car *toutes* ces parties *se reproduisent*, et chacune avec sa forme première de peau, de nerf, de muscle, de chaque nerf, de chaque muscle, etc...

Il y a donc des forces qui reproduisent les parties amputées de certains animaux, et qui les reproduisent avec leur *forme?* Oui ; de même qu'il y a, dans la vie, des forces qui *gouvernent* la matière, et qui la font *s'écouler* et *se renouveler* sans cesse, de même il y en a d'autres qui, au milieu de ce renouvellement continuel de la *matière*, maintiennent continuellement la *forme* (dont elles font la matière dépositaire). Les forces reproductrices sont donc non seulement des forces *plastiques*, mais *morphoplastiques*. La forme, dans les corps vivants, leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve.

L'homme, les mammifères, les oiseaux, qui occupent un rang si supérieur à la salamandre dans la hiérarchie des représentants du règne animal, ne sont point favorisés comme elle au point de vue de la repousse d'un membre perdu ; la grenouille elle-même, qui pourtant appartient au groupe des batraciens, ne jouit pas non plus de ce privilège. On voit ces sortes de propriétés se localiser chez une espèce et non s'étendre aux autres espèces du groupe, malgré leur extrême rapprochement. Pourquoi ?.. Néanmoins la chirurgie a fait, dans l'ordre des phénomènes physiologiques qui nous retiennent des découvertes remarquables. Rapportons des expériences.

Lorsqu'on ampute un os à un homme, à un cheval, à un chien, à un lapin, à un pigeon, que l'on conserve le périoste, qu'on se garde bien de le léser ; alors il survivra et redonnera bientôt un os nouveau et tout pareil à celui qui était d'abord, et par suite, le membre se trouvera conservé. B. Flourens, en expérimentant lui-même, a vu (1) se reproduire ainsi tout un radius, tout un tibia, et ce radius et ce tibia nouveaux étaient absolument semblables au radius et au tibia primitifs ; Blandin enleva un jour sur un malade une clavicule cariée en conservant avec soin le périoste. Au bout de quinze mois, la malade vint revoir son chirurgien avec une clavicule nouvelle. Ce sont des preuves de la *permanence* des *forces* pendant la *mutation* continuelle de la *matière*.

Nous nous extasions donc devant la « reformation » d'une patte de salamandre. Nous crierons encore plus haut notre admiration devant la « repousse » de son œil arraché, organe si délicat et si compliqué. Mais combien d'avantage nous renverse de stupéfaction ce triton décapité qui continue de vivre et de gouverner ses mouvements, de marcher, de venir aspirer l'air à la surface de son aquarium ! Combien plus prestigieuse cette « *repousse* » *d'une tête* nouvelle, toute pareille à la première, *avec tous ses éléments anatomiques*, chez le colimaçon ! *Chaque morceau* d'une naïade, *d'une hydre*, coupées, *redonnant* une naïade, *une hydre* entière, ces nouvelles naïade et hydre ayant la forme

(1) Voir son livre : Théorie expérimentale de la formation des os (Paris).

de leurs devancières, n'est-ce pas là un prodige qui surpasse les précédents en fantastique et qui confond davantage, si possible, notre compréhension ?

B Flourens semble avoir fourni une explication sérieuse de ce genre de phénomènes. Elle ne saurait manquer d'intéresser les lecteurs de l'*Echo*, toujours avides de savoir le pourquoi et le comment en matière de merveilleux. Selon Flourens, *un point* de la moëlle épinière, blessé, produit une mort subite, et cela n'arrive ni au-dessus, ni au-dessous de ce point. Ce *point* actif et premier moteur, duquel dépend la vie, et que le savant physiologiste appelle *nœud vital*, a à peine une ligne d'étendue ; il n'est pas plus gros que la tête d'une épingle. Relativement au besoin d'un lien commun entre ces ressorts épars d'énergie ou espèces de ganglions minuscules spéciaux, au besoin d'un nœud central pour le maintien de la vie, Flourens a trouvé une gradation singulièrement remarquable. Par exemple si l'on prend un polype à bras et qu'on le coupe en morceaux aussi petits qu'on voudra, chaque morceau vivra et reproduira un polype à bras, comme nous l'avons vu ; mais si l'on prend un animal un peu plus compliqué, une naïade ou ver d'eau douce, on verra, si l'on y prête attention, qu'il n'en sera plus de même ; chaque morceau coupé ne vivra et ne se reproduira qu'autant qu'il renfermera un ganglion nerveux, un lien d'unité, un *nœud vital*.

Enfin si l'on choisit parmi les animaux d'un rang plus élevé, si l'on prend un poisson, un oiseau, un mammifère, le besoin d'*unité*, de *lien commun*, se fait sentir au plus haut degré possible ; il n'y a plus en eux, comme dans la naïade, dans le lombric, etc., une suite de *nœuds vitaux* ; il n'y en a plus qu'un, et tellement un, tellement circonscrit, tellement réduit, qu'il n'a qu'une ligne d'étendue, qu'il n'est gros que comme une tête d'épingle ; c'est pourtant à ce point si réduit qu'il faut que toutes les autres parties tiennent pour vivre ; toute partie qu'on en détache cesse de vivre. La vie n'est donc pas seulement une collection de propriétés ; il y a quelque chose de plus qu'un *ensemble* ; il est visible qu'il faut ici un lien positif, un point central, un *nœud de vie*. Le besoin de ces points, de ces nœuds centraux, semble manquer, il est vrai, dans les animaux dont la substance est tout homogène, comme l'hydre ; c'est que dans la substance toute homogène de l'hydre, toutes les propriétés sont unies et confondues ; mais dès que ces propriétés se divisent et se localisent, dès qu'elles se démêlent et se séparent, le besoin de lien commun, de nœud central, paraît aussitôt ; et d'autant plus que les propriétés sont plus divisées et plus distinctes : dans les animaux *inférieurs* il y a *plusieurs* nœuds de vie ; dans les animaux *supérieurs* il n'y en a qu'*un*.

Passons à des phénomènes merveilleux d'une catégorie toute différente.

Il pleut. Montons dans la mansarde ; ouvrons-en l'œil de bœuf. Avec la barbe d'une plume, prenons une goutte d'eau dans la gouttière, sur un débris de mousse de tuile submergé, et, examinons cette goutte au microscope. Nous y voyons nager plusieurs petites bêtes pisciformes. Observons-en une en détail. Son corps ovale, gélatineux, assez transparent, a un estomac, un intestin, et se termine par une queue articulée partagée en deux filets. La tête est munie d'un organe bizarre divisé en deux lobes à bords dentelés et dont les cils exécutent un mouvement de vibrations successives qui feraient croire que les deux lobes sont deux petites roues dentées qui tournent. Tantôt ce minuscule animal, qui est un *rotifère* ou un *furculaire*, poursuit une proie ; tantôt, adhérant par l'extrémité de sa queue à un corps végétal, il se tourne à droite, à gauche, s'allonge, se raccourcit, amenant une nourriture quelconque dans sa bouche à l'aide de ses cils véloces.

Laissons la goutte d'eau s'évaporer sur la lamelle de verre. Privé de l'élément indispensable à son existence, il meurt. Son corps se dessèche, se déforme ; il nous fait l'effet d'un infime brin de bois sec et cassant ; il n'a plus rien de l'aspect d'une bestiole. Ramassons un certain nombre de ces *rotateurs*, recueillis de la même façon, et desséchés, dans une feuille de papier. Plions cette feuille comme si nous y renfermions une poudre pharmaceutique, et enfermons-la dans le tiroir de notre secrétaire. Dans un, dans deux, dans six mois, dans un an, faisons tomber doucement les dépôts desséchés de nos anciennes gouttes d'eau, de notre paquet sur la lamelle de verre ; humectons-les d'une goutte d'eau nouvelle et observons au microscope. L'humidité pénètre les cadavres de nos *rotifères* ; le liquide les regonfle ; ils recouvrent leur aspect animal, ils reprennent leur forme ; ils reviennent à la vie comme des fakirs. Les voilà qui commencent à remuer, à se contracter ; leurs roues se mettent à tourner ; ils s'allongent comme en se réveillant ; enfin ils hasardent quelques coups de nageoires, puis se meuvent avec agilité, se réadonnent à leurs courses d'antan, cherchant à obéir aux fonctions que nécessite leur organisme, jouissant de la vie, en un mot, de leur mieux. Hélas ! chaque fois que le soleil tarit et dessèche les gouttières, ainsi est suspendue leur vie. Mêlés à la poussière des toits, emportés par le vent avec les débris de mousse des toits, roulés par le balai du couvreur, jetés avec les débris de mortier et de tuiles, ils sont condamnés à attendre l'eau d'un ruisseau ou la pluie salutaires pour renaître à

l'existence. Heureusement que leur constitution leur réserve la réviviscence de pareilles catastrophes.

D'autres animalcules, les *tardigrades* (des arachnides microscopiques), qui partagent l'habitat des furculaires, supportent tout aussi bien qu'eux jusqu'à douze mois d'abiose. Les *infusoires* aussi, mais cela surprend un peu moins chez ces derniers, parce qu'ils sont d'une constitution presque aussi simple qu'une cellule.

H. LOUATRON.

ÇA ET LA

Mgr Elie Méric.

Nous apprenons la mort de Mgr Elie Méric, avec lequel nous eûmes autrefois à soutenir de vives controverses à propos des événements de Tilly. Fait à noter : Il meurt au moment précis où ces mêmes faits deviennent l'objet d'une étude au Saint-Office.

Cautions spirites

Un inconnu entra un jour chez un éditeur américain de livres spirites. Il sollicita une agence, et assura qu'il vendrait dans l'ouest une grande quantité d'ouvrages, d'après ce que lui avaient assuré les esprits invisibles. Le marchand fut naturellement enchanté de cette perspective de vente, mais son enchantement diminua lorsque le Yankee qui frappait... à sa porte, lui apprit qu'au lieu d'espèces sonnantes il sollicitait un crédit. « Pouvez-vous offrir des garanties ? demanda-t-il au solliciteur. — Certainement. — Qui répondra pour vous ? — Oh ! les meilleurs répondants de la terre, des hommes dont le nom vous est très connu. » La figure du marchand s'illumina aussitôt. « Fort bien ! s'écria-t-il : voyons vos documents ? » Le Yankee présenta au libraire les lignes suivantes : « Nous soussignés, ayant connu spirituellement M. Smith de Helena (Arkansas) pendant plusieurs années, comme un homme digne de toute confiance, nous offrons pour sa caution, pour quelque somme que ce soit.

« Signé : G. Washington ; T. Gefferson ; B. Franklin; T. Harrisson.

« Délivré par l'entremise de miss Jane Eridan, médium. »

Le marchand trouva les endosseurs très bons, mais se refusa à reconnaître l'authenticité de leur signature. Le Yankee se mit en fureur, traita le marchand de fourbe, car il ne croyait pas à ses doctrines, et le menaça de la colère des esprits.

Deux jours après, il était arrêté comme voleur : l'éditeur avait eu bon nez.

Comment je devins spirite
ET
Comment je cessai de l'être

(Voir les nos des 1er et 15 sept, 1er et 15 oct., 1er nov.)

Je reviens à ma relation :

« L'esprit » de mon père reprit avec nous la conversation de la veille. Je lui demandai d'abord d'où il venait. Il me répondit qu'il venait d'aider l'âme d'un moribond à se dégager des liens de la chair ; puis je l'interrogeai sur d'autres sujets. Il y répondait le plus souvent, mais parfois il refusait de répondre... comme le guéridon précédemment. Alors les coups cessaient pendant un certain temps, pour reprendre avec hésitation quelques instants après.

Plusieurs soirées se passèrent ainsi. Peu à peu, les facultés psychiques latentes chez tous les humains se développaient en moi et en ma femme. Dans les ténèbres de la chambre, j'apercevais maintenant des lueurs indécises, comme des éclairs sombres qui passaient, traversant l'espace dans tous les sens. Parfois c'étaient des ronds rubescents ou blanchâtres qui s'arrêtaient devant moi. J'appris que ces lueurs étaient des « esprits », mais je n'impose cette opinion à personne.

Avec l'acuité visuelle se développaient les facultés auditives. « L'esprit » de mon père ne se contentait plus de frapper à la tête du lit, les meubles, à leur tour, vibraient, craquaient sous sa volonté ou sur son passage.

Un soir, je m'en souviens très bien, je fus obligé de me lever pour faire chauffer sur une petite lampe à alcool un peu de lait pour ma fillette qui se lamentait.

J'étais à peine descendu du lit que je fus frôlé par un être invisible, mais dont le contact fut indubitable. J'éprouvai l'impression que donnerait une étoffe ample, un rideau de soie ou de taffetas heurté au passage. En même temps, une chaise placée entre moi et le vide, que je supposais occupé par « l'esprit », craqua d'une façon caractéristique, or ; nul n'ignore que jamais l'humidité ou la sécheresse ne font craquer les chaises.

Je dois dire que je n'avais plus peur des manifestations. L'habitude est une seconde nature. Je trouvais cela tout naturel de causer avec « les esprits ». Une nuit, au milieu de notre conversation, j'entendis, dans un silence, un faible cri, suivi d'un soupir plaintif. Je demandai à « l'esprit » ce que c'était ; il me répondit : « Un mauvais esprit m'a touché en passant, cela m'a fait souffrir. » Je lui demandai s'il y avait des mauvais esprits autour de nous. Il me répondit qu'il y en avait plus que le sable sur le bord de la mer, qu'ils avaient un désir fou de nous jouer des mauvais tours, mais que, par son pouvoir, il les empêchait et qu'alors ceux-ci s'en prenaient à lui. Il ajouta : « Plus vous priez, plus j'ai de la force et grâce à elle je les éloigne. »

Tout ce que j'écris ici sur « mes conversations spirites » je ne le donne pas comme « vérités ». Je relate simplement ce que m'affirmait l'esprit, en me priant, très souvent, de ne jamais en parler, mais je ne soutiens pas qu'il disait vrai.

Cependant les coups qui ne s'étaient fait jusqu'alors entendre que la nuit retentissaient maintenant en plein jour. La « *possession* » était donc complète.

Une après-midi, pour un motif futile, je discutais avec ma belle-mère. Je suis d'un naturel très vif ; un mot un peu dur jaillit aussitôt de mes lèvres, mais en même temps un coup formidable ébranla la cloison.

Je fis des excuses à haute voix et des coups précipités, comme satisfaits, retentirent.

C'étaient, d'ordinaire, des bruits sourds, comme si un poing enveloppé dans des étoffes frappait sur les cloisons. A partir de ce jour « l'esprit » demeura la plupart du temps présent, jour et nuit, approuvant nos conversations ou les désapprouvant par des coups espacés ou rapides.

Si, de quelque temps, on n'entendait rien, il suffisait de demander à haute voix si « l'esprit » était là pour qu'aussitôt quelques coups rapides se fissent entendre.

Parfois, à nos appels, rien ne répondait sur le moment. Nous disions alors : « Bien, l'esprit est ailleurs », et quelques minutes après, d'eux-mêmes, les coups rapides résonnaient, comme s'ils voulaient dire : « Me voici ! J'arrive ! Bonsoir ! Je suis content d'être revenu. »

Plusieurs fois ces bruits — que je croyais être seul avec ma femme et ma belle-mère à entendre — furent perçus par des voisinsqui étaient venus nous voir. Ces bruits nous suivirent même chez ces mêmes voisins quand nous leur rendions visite.

Je me souviendrai longtemps de leur mine attentive et étonnée en entendant ces chocs inaccoutumés chez eux. Néanmoins, aucun ne formula son étonnement, peut-être l'attribuaient-ils... qui sait ! à des voisins, des passants...

Quant à mon beau-frère, travaillant le jour chez un négociant en vins, et passant la soirée, hors du logis, avec des amis de son âge, il ignorait tout cela. Le sachant assez peureux, nous nous taisions en sa présence pour ne point l'effrayer.

J'ai dit plus haut que nos facultés psychiques peu à peu se développaient. Notre conversation avec « l'esprit » était assez pénible, par la raison qu'il nous fallait épeler, lettre par lettre, ce qu'il avait à nous dire. Cela prenait du temps ; il fallait à tout instant recommencer l'alphabet, souvent nous nous trompions de lettre.... Cette manière de converser, facile quand le nombre des idées à échanger est peu élevé, devenait fastidieuse dans le cas contraire.

Bientôt ma femme sentit se développer en elle la faculté intuitive de ce que voulait nous dire « l'esprit ». Elle commença par achever les phrases dont il avait déjà épelé, par coups, les premiers mots, puis arriva très rapidement à « entendre l'esprit » lui parler, c'est-à-dire qu'elle avait l'intuition de ce que voulait me dire l'esprit, et me transmettait ses réponses.

Le moyen était rapide pour converser. Je posais les questions. Un court silence se faisait, et ma femme me disait : « L'Esprit m'a dit cela ». Cette façon de communiquer pouvait donner prise au doute, il est vrai.

Etait-ce bien « l'esprit » qui parlait en effet par l'esprit et les organes vocaux de ma femme, ou simplement la conscience superliminale de celle-ci ? Il était permis d'hésiter.

Mais l'esprit était là. Il continuait à frapper dans le bois de la tête du lit, approuvant fortement les paroles de ma femme quand j'élevais des doutes sur la paternité des idées formulées, me rappelant ainsi qu'elle n'était uniquement que son interprète.

Cette façon de converser dura un mois environ, puis elle se transforma de nouveau, devint encore plus transcendante, comme on le verra par la suite.

(*A suivre*) LÉON COMBES.

LES LIVRES

Dr P. JOIRE. **Traité de graphologie scientifique.** — *La connaissance de l'homme par son écriture.* — VIGOT Frères, éditeurs, 23, Place de l'Ecole de Médecine, Paris. — Un volume in-8° écu avec reproduction de nombreux autographes. **3 fr.**

Quand on veut étudier l'organisme humain, au point de vue physiologique ou anatomique, on met à contribution les connaissances acquises dans toutes les branches des sciences. C'est ainsi que le thermomètre nous permet de constater la température du corps et des différents organes. Le microscope nous donne la faculté d'étudier les cellules invisibles à l'œil nu. La photographie et la radioscopie nous permettent d'explorer les organes internes du corps humain.

N'est-il pas juste que le psychologue cherche aussi à employer des moyens variés et s'adresse à toutes les sciences qui peuvent le mettre à même de mieux connaître l'être psychique et l'état d'âme des individus ?

La graphologie est la science qui nous permet le mieux d'analyser et de mieux connaître l'état intellectuel et moral des hommes.

Le but de l'auteur est de la faire mieux connaître et de montrer les services qu'elle peut rendre. L'ouvrage est conçu dans un sens très pratique. Chaque chapitre est résumé dans un tableau synoptique, sur lequel il suffit de jeter les yeux pour analyser en quelques intants les écritures les plus diverses.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.